



Internes - année 1945

1- R. Boury	2- ? Cutard	3-	4- J. Auclair	5- ? Chomyck	6- ? Durieux	7-	8- G. Champomier	9- J. Rogier
10-	11- F. Serkumian	12-	13-	14- G. Boubet	15-	16- G. Gaury	17- B. Lazard	18-
19- P. Audenet	20- P. Colin	21- J. Pichon	22- G. Renaud	23- M. Boury	24-	25-	26- M. Avril	27-
28- ? Lorilloux	29- B. Moreau	30-	31- J. Boucrot	32-	33- J. Godignon	34- A. Fromentin	35- ? Follereau	36-
37- ? Caudoux	38- ? Touart	39- P. Lionel	40-	41- L. Baran	42- G. Bouet	43- ? Félice	44- Mr Misere	45- Mme. Bressolette
46- Mr Bressolette	47- Mr Tinturier	48- Mr Steinnetz	49- G. Alalinarde	50- ? Durochas				

L'augmentation importante du nombre d'internes à partir de 1945 n'a probablement pas rendu la vie plus facile, comme en témoigne Jacques Blanchet :

...“Le Collège de La Châtre, qui ne s'appelait pas encore Collège George SAND, était froid et austère, et tenait le milieu entre le couvent et la prison.

Le régime y était spartiate ; la vie y était monacale; la règle sévère et observée sans faille, sous la haute surveillance d'un père abbé totalement laïc : le Principal, Monsieur Bressolette, qui, avec une assiduité surprenante, contrôlait toutes nos allées et venues, les mains derrière le dos ; il avait une curieuse façon de se balancer sur ses pieds. Il était craint de tous ; je garde de lui un souvenir ému.

L'atmosphère n'avait rien de conviviale. Les potaches, “cet âge est sans pitié disait déjà La Fontaine”, ... n'étaient pas tendres entre eux ...

Les internes, pour partie enfants de la campagne, pour partie enfants de l'Assistance Publique, n'étaient pas heureux. Il n'y avait pas de haine entre eux, mais de l'inimitié : de cette inimitié que secrètent par dépit tous les êtres qui n'ont pas dans leur vie leur part d'amour et de bonheur.

Il n'y avait pas de cruauté, mais plutôt une grande misère, autant affective que matérielle, qui s'exprimait de temps à autre dans des flambées de violence vécues comme des psychodrames, à la dimension de l'établissement tout entier.

Et puis la routine reprenait le dessus, ponctuée par la cloche que la concierge faisait sonner pour rythmer les différents travaux du jour.

...Mais le Collège de La Châtre, où j'ai passé 7 ans de mon existence, m'a appris autre chose. Il m'a appris que l'effort n'est pas séparable d'une certaine austérité”...



Les Internes et 1/2 Pensionnaires - Année 1946/1947

1- ? Demeure	2- G. Alalinarde	3- G. Malassenet	4- ? Chapuis	5- J. Fragnier	6- P. Mayet	7- P. Apaire	8- ? Félice	9- ? Séverin
10- G. Daumy	11- B. Moreau	12- R. Berducac	13- ?	14- R. Aubret	15- G. Renaud	16- ? Chomick	17- ?	18- J. Chaumette
19- G. Gaury	20- ?	21- ?	22- A. Godignon	23- G. Bouet	24- M. Piro	25- P. Colin	26- J. Bonard	27- J. Bernardet
28- ? Ragier	29- A. Ghys	30- ?	31- J. Debourges	32- ? Champomier	33- J. Laguêtre	34- A. Lecreux	35- P. Audenet	36- M. Boury
37- B. Lazare	38- ? Lorilloux	39- J. Boucrot	40- R. Mayet	41- R. Langlois	42- ? Hoetyn	43- ? Fromentin	44- J.-C. Durieux	45- P. Bélier
46- R. Dechatrette	48- Mr Traineau (Pion)	48- Mr E. Lévêque	49- Mr Bressollette (Principal)	50- Mr J. Godignon (Pion)	51- R. Picaud	52- P. Mintz	53- G. Mopntazeau	54- M. Béguin
55- G. Lucas	56- E. Blanchet	57- J. Blanchet	58- J. Autissier	59- R. Baudoin				

Une description fidèle de la vie quotidienne d'un collégien interne de la sixième à la terminale dans les années 1950-60 est rapportée par Bernard Guesnier avec l'approbation de plusieurs co-signataires de différentes générations d'élèves de l'après-guerre:

Avant l'entrée des acteurs enrôlés dans une pièce de sept longues années, (ou plus en cas de rappel !), plantons le décor où ils vont évoluer, sans oublier le côté cour et le côté jardin. Le jeu des personnages est placé sous la direction de Monsieur le Principal, grand metteur en scène d'une troupe d'une soixantaine de pensionnaires permanents, renforcée chaque jour par quelques demi-pensionnaires, voire par quelques internes-externés et surtout des élèves externes qui apportaient l'air frais de l'extérieur.

Côté cour, un portail s'ouvrant directement sur la rue Nationale donne accès à l'Hôtel de Villaines, à droite, la loge du concierge - maître de la cloche -, à gauche la salle à manger de Monsieur le Principal. La cour d'honneur, relativement spacieuse, sert de promenoir récréatif aux jeunes filles qui, à partir de la seconde, rejoignent chaque jour les autres acteurs. Cette cour offre, à gauche après l'entrée, l'accès au réfectoire meublé de cinq tables - plus une pour les surveillants -. Une petite salle annexe, réservée aux demi-pensionnaires, permet également aux internes de remiser leurs "boîtes à provisions", boîtes munies de cadenas individuels. Derrière la table des surveillants, sur une cheminée, un poste de radio vénérable a le bon goût de distiller lors des repas quelques informations, seulement audibles par les surveillants, et surtout les résultats sportifs, écoutés religieusement, notamment le dimanche soir. Au-dessus du réfectoire

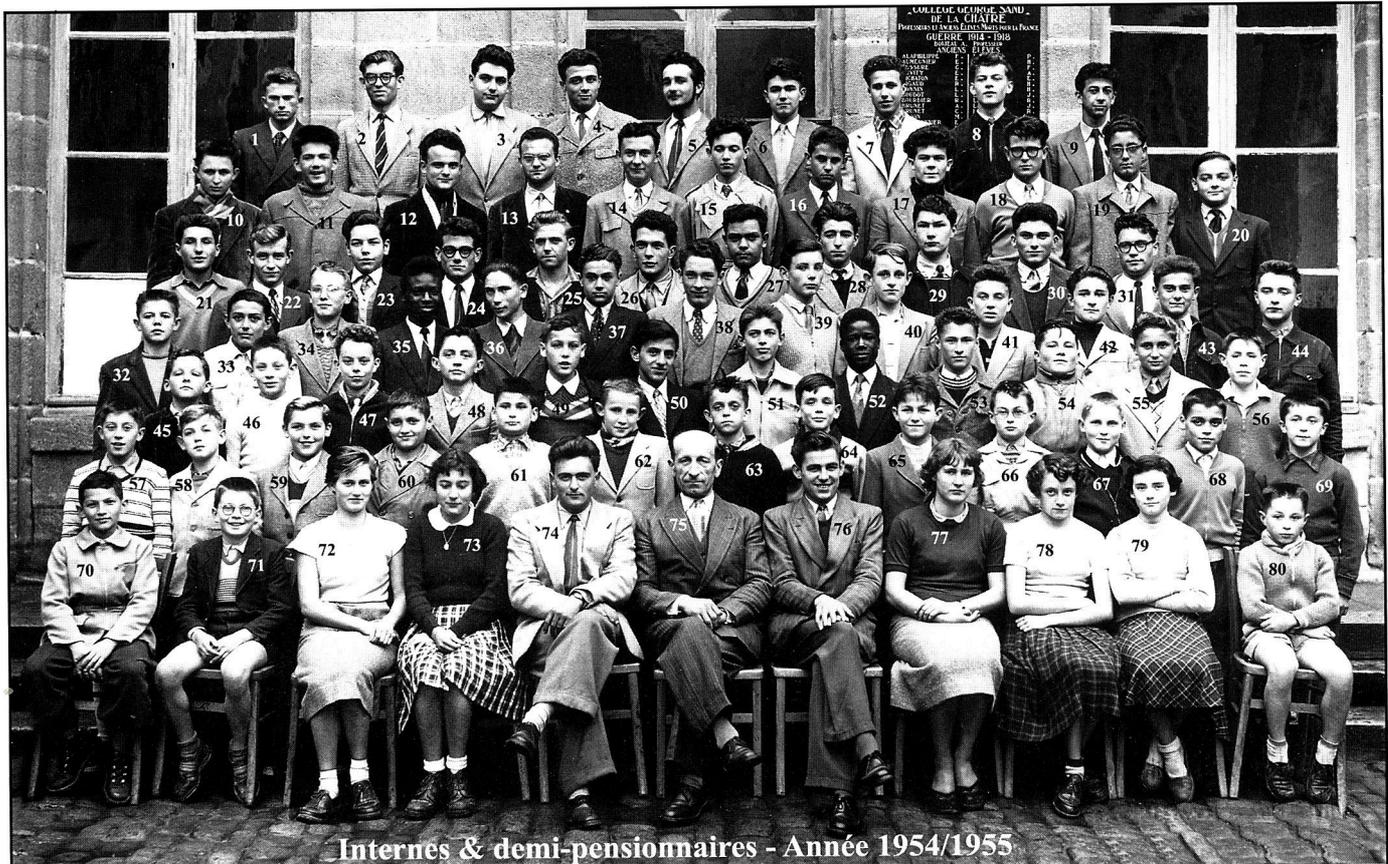
se trouvent les appartements de Monsieur le Principal qui peut avoir une oreille attentive sur le comportement des élèves de sixième et cinquième, car leur dortoir qui dispose d'une vingtaine de lits, occupe l'étage immédiatement supérieur.

Au fond de la cour d'honneur se dresse l'Hôtel de Villaines, requalifié en collège avec internat. Un perron avec trois marches borde la façade qui porte une plaque commémorative dédiée aux élèves disparus.

Le rez-de-chaussée comporte bien sûr le bureau de Monsieur le Principal et un escalier monumental donnant accès à l'étage où un long couloir assure la distribution vers les salles de classe.

Le deuxième étage est destiné au dortoir des élèves de la quatrième à la terminale.

Le rez-de-chaussée est organisé autour d'un hall intérieur, salle des pas-perdus, sorte de patio entouré de porte-manteaux, avec en son milieu un fort poteau de soutien qui se prolonge à l'étage. Ce patio est un lieu de passage obligé avant tout mouvement des pensionnaires à l'intérieur de l'établissement ou vers l'extérieur. La formation des rangs sous surveillance fréquente de Monsieur le Principal était obligatoire pour les déplacements vers le réfectoire, vers le dortoir, mais aussi pour les sorties dominicales. Pour ces dernières, le changement de tenue était contrôlé scrupuleusement : la blouse grise laissait la place à une tenue de ville, que ce soit pour se rendre à la messe où Monsieur le Principal accompagnait personnellement les pensionnaires, ou pour la promenade du dimanche après-midi (quelquefois transformée en sortie au cinéma). Pour cette promenade, Monsieur le Principal, avec son accent particulier, roulant les "r" et accentuant le "e" muet, se contentait de donner au surveillant la direction à respecter : "route de Neuvy, route de Châteauroux, route de Guéret, etc."



Internes & demi-pensionnaires - Année 1954/1955

1 P. Bélier	2 R. Plisson	3 J.-M. Luneau	4 P. Coïneau	5 G. Beaubier	6 C. Pirot	7 Y. Aubard	8. N. Bardiot	9 J. Laurey	10 J.-Y. Gay
11 G. Baudat	11J. Bellet	13 P. Appaire	14 J. Carrion	15 Ch. Guerre	16 A. Bonnin	17 M. Barret	18 P. Laruelle	19 Pelade	20 B. Guesnier
21 G. Charier	22 R. Namin	23 ?	24 G. Daumy	25 F. Vacher	26 M. Grandjean	27 J.-C. Daugeron	28 R. Barraud	29 Corbin	30 J.C. Caillaud
31 J.B. Charpentier	32 B. Enique	33 Moreau	34 J. Guillemain	35 ? Kouadio	36 ? Kappala	37 J.-P. Chevalier	38 S. Piat	39 S. Lassout	40 G. Piat
41 D. Daudon	42 B. Chantemilant	43 J.-C. Dangeon	44 J. Robinet	45 J.-M. Larduinat	46 ?	47 B. Moulin	48 J. Raffinat	49 P. Darchis	50. G. Soulier
51 D. Rondeau	52 Diopo Diallo	53 ? Chagnon	54 C. Accolas	55 Malot	26 Berry	57 ?	58 ? Bernard	59 Le Mesnager	60 J.-J. Minard
61 A. Beaujoin	62 Guillemain	63 Y. Pécher	64 J.-P. Bigaud	65 Jouan	66 Cutard	67 J. Luret	68 Barral	69 J.P. Péaron	70 ? Chagnon
71 G. Touchet	72 J. Collange	73 A.-M. Chevalier	74 J.C. Rémy	75 Mr. Bressolette	76 Mr Barrois	77. A. Collange	78 L. Carrion	79 J. Elion	80 A. Gay

Le hall intérieur donne également accès à deux salles d'étude : l'une affectée aux élèves de sixième et cinquième, petite salle avec double porte jouxtant le bureau de Monsieur le Principal, l'autre, plus vaste, servait aux autres élèves. Ces salles, entourées de casiers personnels permettant à chaque élève d'y placer cahiers et livres, étaient longuement fréquentées lors des études du matin - avant le café au lait du petit-déjeuner - et études du soir avant et après dîner.

Reste à présenter le côté jardin, cour de récréation des pensionnaires. Un long mur infranchissable qui l'isole de la rue est équipé d'un robinet proche du bureau de Monsieur le Principal et surtout d'une ouverture au fond de la cour permettant l'entrée des externes. Une rangée de marronniers vénérables longe ce grand mur. L'autre côté offre un préau bien utile par temps de pluie, une salle de classe pour les "primaires" et surtout un "laboratoire" pour les cours de physique-chimie. Côté fond du jardin se situent les "commodités", édifice indispensable mais sans eau courante, adossé au mur qui sépare la cour d'un petit square public.

***Entrée en scène des acteurs :
de l'arrivée des élèves en sixième à leur départ après la terminale.***

Premier dîner, première nuit de solitude un 30 septembre, c'est difficile et angoissant pour un enfant de 11 ans sorti de son territoire natal et sans repères. Certes, il faut être prêt pour la rentrée officielle du premier octobre, mais que d'incertitudes alors que s'ouvre une période sans horizon bien défini.

Une des premières sorties hors des murs du collège menait les élèves aux Bains-douches après la séance de plein air du jeudi après-midi passé sur le stade. Comme pour de nombreux élèves de sixième, c'était le premier contact avec une douche. Monsieur le Principal prodiguait ses conseils pour un bon usage du savon puis de la serviette de toilette pour se sécher le dos.

Un peu plus tard dans l'année, avait lieu la visite médicale qui s'effectuait dans la salle d'étude transformée en infirmerie. Le médecin scolaire, après avoir pesé et toisé, vérifiait la vue, l'audition, la dentition, auscultait bronches et poumons avec son stéthoscope puis, après avoir palpé la souplesse de l'abdomen, glissait furtivement la main dans le caleçon pour juger du bon état de l'anatomie.

Le bel effort d'initiation à l'hygiène lors de la visite aux Bains-douches perdait vite de son efficacité avec l'avancée en âge et la montée dans les classes, car dans le dortoir, situé au dernier étage pratiquement sous les toits, les lavabos, presque sans chauffage, n'attiraient pas une fréquentation assidue et soutenue surtout en hiver. A fortiori quand le gel interrompait l'approvisionnement en eau ! L'hiver de 1956 fut, en ce sens, mémorable pour le nombre de semaines sans eau. Il faut dire que le chauffage "central", un brave vieux poêle placé au milieu du dortoir, donnait ses dernières calories au moment du coucher.

La vie de l'internat commençait à proprement parler à 17 H avec la distribution du goûter, une tranche de pain et une barre de chocolat ou de fruit confit. Les élèves les plus chanceux complétaient ce goûter un peu frugal en puisant dans les réserves de la boîte à provisions personnelle. Après l'étude, à 19 H c'était le dîner qui précédait une heure d'étude du soir et enfin la montée au dortoir. Chaque mouvement s'effectuait en rangs après une visite systématique au fond de la cour de récréation pour satisfaire les besoins naturels indispensables - l'occasion aussi pour les plus grands de générer quelques fumées qui avaient le bon goût de neutraliser un peu l'odeur des lieux - , pratiques sur lesquelles la surveillance effectuée depuis le perron se faisait tolérante... Cependant, le fait de se serrer à plusieurs dans ces cabines étroites avait de fâcheuses conséquences sur les uniformes, ces fameuses blouses grises qui, pour les internes attendaient souvent un mois, voire un trimestre avant le passage au lavage. Il est vrai que la garde-robe du pensionnaire était limitée à une malle contenant quelques vêtements.

Le surveillant chargé de la discipline était séparé du dortoir par une simple cabine de toile. Il remplissait chaque matin un cahier de rapport sur la tenue des élèves, cahier posé à côté du poste de radio, derrière la table des surveillants au réfectoire. Ce cahier était consulté chaque midi par Monsieur le Principal : il venait se placer derrière les élèves fautifs qui, saisis par

l'oreille ou par les cheveux, à demi-relevés, se trouvaient dans une position bien inconfortable pour s'entendre signifier la réprimande ou la punition adaptées aux manquements !

Les élèves du second cycle avaient, avec l'autorisation des parents, quartier libre le jeudi et le dimanche après-midi. Moment fort attendu pour une escapade qui conduisait souvent vers le billard du café "chez Maurice" !

Ainsi, jour après jour, semaine après semaine, la vie se déroulait, à peine troublée par les nouvelles du monde extérieur, nouvelles bien arrêtées par les hauts murs de la cour. Parvenaient cependant facilement les résultats des matchs de football, ce qui permettait d'organiser des concours de pronostics dont les bénéfiques se transformaient en achats de disques. Hauts murs certes, mais pas infranchissables, notamment au fond de la cour : les internes de terminale, lors de leur dernière nuit de pensionnaire faisaient par là un petit pas vers la ville mais un grand pas vers la vie d'adulte.

Pierre Bélier, Jacques Bellet, Gérard Daumy, Bernard Enique, Bernard Guesnier,
Jean Pierre Péaron, Yves Pécher, René Plisson
Internes dans les années d'après-guerre

Comme il est dit en exergue, déjà en 1893, les élèves internes de tous les collèges souffraient de la nourriture, surtout dans les années d'après-guerre ; Yves Pécher a donné avec humour des précisions sur les tractations avec les "Grands" et les échanges de tranches de pain dans la cour ; il a aussi courageusement dénoncé certains bizutages. Yves Pécher ne manque pas de rappeler qu'il y avait aussi de bons moments de "rigolades".

Lorsqu'on a 11 ans, que l'on quitte pour la première fois son cocon familial et que l'on se retrouve brutalement dans un établissement scolaire à la discipline quasi-militaire, entouré de surcroît par des "Grands", la surprise est considérable.... Cela nous a appris très tôt à vivre en communauté, en groupe et nous a "forgé" le caractère.

L'internat comprenait alors deux dortoirs : le plus petit, au-dessus du réfectoire, était réservé aux 6èmes et le plus grand, sous les combles non isolées, regroupaient tous les autres pensionnaires de la 5ème à la terminale, soit une soixantaine de lits. Parmi les "Grands", certains prenaient les jeunes pour leur "souffre-douleur", car il leur faisait faire leur lit au carré, cirer leurs chaussures....Au dortoir ou dans le fond de la cour, ces mêmes "Grands" (environ une douzaine) pratiquaient le bizutage.

Les repas au réfectoire, pris en commun, étaient peu appétissants, pour ne pas dire mauvais... Le goûter de 17 heures était "tout un poème" : en effet, les tranches de pain étaient servies en fonction de la classe : les 6èmes avaient une tartine de pain de 3cm d'épaisseur, les 5èmes : 4 cm ; les 4èmes avaient une tartine de 5cm et ainsi de suite... Dans la cour, pendant la demi-heure du goûter, il y avait du "marché noir" avec les "Grands" qui échangeaient leur grosse tartine de pain contre du chocolat ou autre chose ; les plus fûtés se faisaient apporter du pain par des externes sympas au fond de la cour.

Voici quelques anecdotes mémorables de l'internat :

Une année, le pion avait coutume de dormir lors des diverses "études" qu'il surveillait mais bouquinait très tard le soir au dortoir, après l'extinction des feux, dans son petit cagibi entouré d'une toile blanche, ce qui nous empêchait de dormir. Malgré les remarques collectives, il continuait à lire.

Un jour, réunion au complet du dortoir dans la cour et les "Grands" ont décidé de monter un complot contre lui : à l'extinction des feux, silence absolu dans le dortoir. Quelques "Grands" se sont levés, ont dévissé toutes les ampoules, introduit entre les douilles et l'ampoule une pièce de 1 centime et se sont couchés. Peu après, à un signal donné, cohue des tables de nuit, un vrai concert ! Réaction immédiate du pion qui veut rallumer le dortoir.

Nous avons assisté à des courts-circuits de toute beauté.
Noir absolu, même dans son cagibi !

Le lendemain matin au petit-déjeuner, Monsieur le Principal, saisi par le rapport du pion, vint nous voir et, dans son charmant accent corrézien, demanda que les coupables se dénoncent.... Silence absolu, reformulation de la question...nouveau silence de mort....

“Et bien, puisqu’il n’y a pas de coupable, tout le grand dortoir sera consigné dimanche”.
Mais le coup avait porté ses fruits, puisque le pion éteignit ensuite sa lumière.

Yves Pécher

Brassens et le marché de Brive-La Gaillarde

...“Le dimanche par grand froid, nous restions bien sûr en étude libre, la disposition d’un tourne-disque permettant de passer quelques moments en musique. Un de ces fameux dimanches, M. le Principal, venant contrôler le moral des troupes, arrive au moment où Georges Brassens égrenait les dernières phrases de sa chanson “Au marché de Brive-la-Gaillarde”. Jusque-là, dans le titre ça évoque l’économie et la géographie : M. le Principal sursautant à l’écoute de la dernière phrase me fit le suivre immédiatement dans son bureau, Représentant des élèves, j’étais responsable des achats de ce disque. “Est-ce que vous vous rendez compte de la chute ?”.

M. Le Principal, avec l’accent déjà évoqué, réitérait plusieurs fois la question. Je n’avais, sur le moment, aucune idée du contenu de cette phrase terminale, puis quand la mémoire revint sous le flot des remontrances, je me dis intérieurement : la chute ? la chute ? elle ne peut pas être bien grave, ni spectaculaire, Brassens lui-même ne chante-t-il pas “elles leur auraient bien coupé les choses, mais par bonheur ils n’en avaient pas”. Chanteur contestataire, contesté dans ces années 50, Brassens ne pouvait être écouté par des élèves ; on pourrait dire en plagiant Jean Louis Boncœur : “c’était pas convenable, c’était pas convenu”. Il était bien difficile d’imaginer que, trente ans plus tard, des dizaines d’écoles et collèges porteraient le nom de ce poète-chanteur...”

Bernard Guesnier
élève des années 1950

Extrait de son discours de banquet de 1996

Il est amusant de connaître le témoignage d'une observatrice particulière, en la personne de Marie-Hélène Bressolette, la fille du Principal, qui raconte dans son discours de banquet en 1990 :

“L’autre souvenir de fin d’année animée concerne l’internat. Notre appartement se situait au premier étage de l’Hôtel de Villaines, sur la cour d’Honneur et les dortoirs se trouvaient au deuxième étage, c’est-à-dire au-dessus de nos chambres à coucher. De ce fait, aucun chahut n’échappait à l’oreille fine et vigilante du Principal. Ce soir-là, des internes avaient décidé de célébrer dignement la perspective des vacances et des succès scolaires. Aussi avaient-ils organisé une fête au dortoir, soirée tellement arrosée que les potaches, oubliant qui dormait à l’étage inférieur, se mirent à chanter à tue-tête des chansons de salle de garde.

Réveil brutal à notre niveau; le Principal, à pas feutrés, gagne le dortoir où sa vue fit l’effet d’une douche froide, chacun regagnant au plus vite son lit, sauf un tout jeune élève de classe primaire, le benjamin du dortoir, qui se présente candidement devant mon Père et, avec un grand sérieux dans son langage de campagnard creusois, lui dit, avec une conviction feinte: “Non, Monsieur le Principal, c’est pas du vin, c’est de l’iau ...”

Mon Père en riait encore en regagnant ses appartements.”

Les jeunes filles internes, entrant dans la classe de seconde, étaient hébergées au Cours Complémentaire qui était dirigé par Mesdames Pearon, Directrice, et Savignat, Econome, puis Directrice, et qui administrativement ne dépendait pas du Collège.

Claudine Lacharpagne-Deschamps, élève à la fin des années 1950, fait une description de la vie d'interne chez les filles dans son discours de banquet de 1997 :

“...Il est vrai que la vie d’interne au Cours Complémentaire était une vie quasi-monacale : discipline rigoureuse, silence imposé à l’exception des récréations.

Le temps était ponctué par la sonnerie stridente d’une cloche qui marquait les différentes étapes de la journée, à l’emploi du temps immuable, par la voix de la concierge au micro qui annonçait les visites au parloir, par les leçons de morale de l’Econome lorsque nous étions rassemblées dans la cour en silence. Elle nous rappelait les règles essentielles de la vie en communauté, à savoir que notre liberté s’arrêtait là où commençait celle des autres. Cette maxime, restée à jamais gravée dans ma mémoire, a été la source de mon respect des autres et de ma tolérance.

Cinq mauvais points équivalaient à une privation de sortie dominicale (sorties mensuelles pour les plus éloignées). Ces mauvais points étaient généreusement distribués pour vestiaire mal rangé, quelques cheveux restés dans le lavabo, corvées de ménage mal effectuées, bavardages au dortoir ou au réfectoire.

Les coupables devaient se dénoncer, sinon c’était le tirage au sort ; c’est ainsi que je fus privée de ma première sortie d’interne !... Deux mois d’attente avant de rejoindre ma famille, avec une valise bien lourde et un car qui n’en finissait pas d’arriver, desservant un nombre considérable de petites localités.

Le secret des correspondances n’existait pas, notre courrier était ouvert et soigneusement épiluché en tenant compte d’une liste de personnes autorisées.

L’uniforme gommait les différences sociales et évitait les extravagances vestimentaires. Nous étions désignées par un numéro comme dans les prisons. Point de racket à l’époque, tout juste un peu d’abus d’autorité de la part des aînées qui nous contraignaient à quelques corvées et brimades.

Les rituelles promenades du jeudi et du dimanche nous conduisaient systématiquement sur la route de Montgivray ou de Montluçon. Par temps froid, nous tentions de nous y soustraire en nous cachant sous l’escalier dans un local sans fenêtre, éclairé à la bougie ; là nous refaisions le monde et rêvions de liberté.

Il fallait beaucoup d’habileté pour déjouer les rondes des surveillantes le soir au dortoir quand nous voulions lire quelques romans interdits avec des piles sous les couvertures. La sanction encourue était le Conseil de discipline, surtout si on y ajoutait la consommation d’une tasse de café !... Malgré toutes ces contraintes, il nous arrivait de piquer de bonnes crises de fous rires liées à l’insouciance de notre jeunesse pour d’ingénieuses farces.

La grande quiétude qui régnait derrière les murs du pensionnat favorisait l’acquisition solide des connaissances. Nous n’étions pas sollicitées par les événements extérieurs ; tout nous parvenait aseptisé. Le contexte familial avait encore un cadre stable, pas de familles éclatées ni recomposées. Nous vivions dans un cocon privilégié, sans violence.”